

Jésus et le serpent d'airain ;
Dieu ne condamne jamais, il sauve et nous presse de le choisir !
(Jn 3,14-21)

Jn 3,14-21 : Καὶ καθὼς Μωϋσῆς ὑψωσεν τὸν ὄφιν ἐν τῇ ἐρήμῳ,
Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert,

οὕτως ὑψωθῆναι δεῖ τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου :
ainsi il faut que le Fils de l'Homme soit élevé,

- (15) ἵνα πᾶς ὁ πιστεύων ἐν αὐτῷ ἔχῃ ζωὴν αἰώνιον.
afin que tout (homme) qui croit en lui ait la vie éternelle.
- (16) Οὕτως γὰρ ἠγάπησεν ὁ θεὸς τὸν κόσμον, ὥστε τὸν υἱὸν τὸν μονογενῆ ἔδωκεν
Dieu en effet a tant aimé le monde, qu'il a donné le Fils Unique
ἵνα πᾶς ὁ πιστεύων εἰς αὐτὸν μὴ ἀπόληται, ἀλλ' ἔχῃ ζωὴν αἰώνιον.
afin que tout (homme) qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle.
- (17) Οὐ γὰρ ἀπέστειλεν ὁ θεὸς τὸν υἱὸν εἰς τὸν κόσμον ἵνα κρίνῃ τὸν κόσμον,
Car Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde,
ἀλλ' ἵνα σωθῆ ὁ κόσμος δι' αὐτοῦ.
mais pour que le monde soit sauvé par lui.
- (18) Ὁ πιστεύων εἰς αὐτὸν οὐ κρίνεται ὁ δὲ μὴ πιστεύων ἤδη κέκριται
Qui croit en lui n'est pas jugé, mais qui ne croit pas (en lui) est déjà jugé (parfait grec)
ὅτι μὴ πεπίστευκεν εἰς τὸ ὄνομα τοῦ μονογενοῦς υἱοῦ τοῦ θεοῦ.
parce qu'il n'a pas cru (parfait grec) au nom du Fils Unique de Dieu.
- (19) Αὕτη δέ ἐστιν ἡ κρίσις ὅτι τὸ φῶς ἐλήλυθεν εἰς τὸν κόσμον,
Et tel est le jugement : la lumière est venue (parfait grec) dans le monde
καὶ ἠγάπησαν οἱ ἄνθρωποι μᾶλλον τὸ σκότος ἢ τὸ φῶς
et les hommes ont « plus aimé » les ténèbres que la lumière
ἦν γὰρ αὐτῶν πονηρὰ τὰ ἔργα.
car leurs œuvres étaient mauvaises.
- (20) Πᾶς γὰρ ὁ φαῦλα πράσων μισεῖ τὸ φῶς,
Tout homme, en effet, qui fait le mal hait la lumière
καὶ οὐκ ἔρχεται πρὸς τὸ φῶς, ἵνα μὴ ἐλεγχθῆ τὰ ἔργα αὐτοῦ.
et il ne vient pas vers la lumière, afin que ses œuvres ne soit pas réprochées ;
- (21) Ὁ δὲ ποιῶν τὴν ἀλήθειαν ἔρχεται πρὸς τὸ φῶς,
mais celui qui fait la vérité vient à la lumière,
ἵνα φανερωθῆ αὐτοῦ τὰ ἔργα, ὅτι ἐν θεῷ ἐστὶν εἰργασμένα.
afin que ses œuvres soient manifestées, car en Dieu elles ont été accomplies.

Ce texte commence donc par l'évocation d'un épisode de l'Exode (Nb 21,4-9). Le peuple perd patience et « *parle contre Dieu et contre Moïse* ». Attribuées à Dieu, les conséquences de ces péchés ne se font pas attendre : « *des serpents brûlants* (סִפְּרִיִּם אֲשֶׁר בָּרָקִים), font périr beaucoup de monde en Israël » (BJ) :

Nb 21,6 (LXX) : καὶ ἀπέστειλεν κύριος εἰς τὸν λαὸν τοὺς ὄφεις τοὺς θανατοῦντας,
Et le Seigneur envoya à son peuple des serpents « faisant mourir »
καὶ ἔδακνον τὸν λαόν, καὶ ἀπέθανεν λαὸς πολὺς τῶν υἱῶν Ἰσραηλ.
et ils mordaient le peuple, et une foule nombreuse des fils d'Israël mourut.

Le peuple se repentit alors de son péché et Dieu ordonne à Moïse :
Nb 21,8 (LXX) : Ποίησον σεαυτῷ ὄφιν καὶ θεὸς αὐτὸν ἐπὶ σημείου,
« Fais toi-même un serpent (hébreu : אֲשֶׁר בָּרָקִים, brûlant), et place le sur un « signe »,
(סֵמָּה, signal (fixe), perche (dressée) ; signe (militaire), étendard).
καὶ ἔσται ἐὰν δάκη ὄφιν ἄνθρωπον, πᾶς ὁ δεδηγμένος ἰδὼν αὐτὸν ζήσεται.
et il arrivera, si un serpent mord un homme,
(que) tout (homme) ayant été mordu qui le regardera vivra.

Moïse obéit et il en fut bien ainsi :

Nb 21,9 (LXX) : καὶ ἐποίησεν Μωϋσῆς ὄφιν χαλκοῦν καὶ ἔστησεν αὐτὸν ἐπὶ σημείου,
Et Moïse fit un serpent d'airain (אֲשֶׁר בָּרָקִים אֲשֶׁר בָּרָקִים) et il le plaça sur un « signe »
καὶ ἐγένετο ὅταν ἔδακνεν ὄφιν ἄνθρωπον,
et il advint, quand un serpent mordait un homme,
καὶ ἐπέβλεψεν ἐπὶ τὸν ὄφιν τὸν χαλκοῦν καὶ ἔζη.
et qu'il jetait un regard sur le serpent d'airain, il vivait.

Relevons quelques points de ce texte surprenant :

- 1 - Le peuple « *perd patience, il parle contre Dieu et contre Moïse* », il se révolte : tel est ce péché vécu par un grand nombre d'individus. Toutes ces fautes et leurs conséquences sont représentées par l'image « *des serpents* (cf Gn 3) *brûlants* » : leurs morsures brûlent et tuent.

- 2 - Le Peuple prend conscience de sa faute, et il demande à Moïse d'intercéder auprès de Dieu pour qu'il éloigne d'eux ces serpents. Que Dieu les sauve donc des conséquences de leur révolte contre Lui !

- 3 - Moïse intercède et Dieu lui répond : « *aux serpents brûlants* » qui mordent, brûlent et tuent, Dieu va opposer « *un brûlant* ». Remarquons que le texte hébreu ne reprend pas ici le mot « *serpent* » ; seul « אֲשֶׁר בָּרָקִים, brûlant », intervient. Or, dans le texte, ce terme évoque les conséquences immédiates de la morsure des serpents :

l'homme blessé ressent une forte brûlure et si rien n'est fait pour soigner la morsure, la mort ne peut qu'être certaine.

La notion de « *brûlant* » ne renvoie donc pas immédiatement au serpent qui porte en lui-même son venin mortel sans en ressentir les effets : il n'est pas brûlure pour lui... Par contre, seul l'homme qui sera mordu fera l'expérience de la brûlure du venin et de ses effets mortels... Dans un tel contexte, le sens évoqué par ce mot « *brûlant* » renvoie donc avant tout ici à « *l'homme en tant qu'il brûle* » par suite de la morsure du serpent, « l'homme qui vit et souffre en lui-même des conséquences de sa désobéissance », évoquées ici par cette image de la brûlure occasionnée par suite de la morsure... Or, c'est justement « *un brûlant* » qui sera élevé et placé sur un étendard...

- 4 - Puis Dieu demande à « *ceux qui ont été mordus et qui brûlent de ces morsures mortelles* » de « *regarder vers lui* ». Un regard suffit... Ce regard symbolise l'obéissance de cœur à Dieu, le « oui » de la foi et de la confiance contraire à ce « non » de la révolte... La relation est alors librement rétablie : Dieu va agir selon ce qu'Il Est, en Sauveur, et le Feu de son Amour et de sa Miséricorde va les purifier et les sauver de la mort.

Le Livre de la Sagesse insistera bien sur le fait que ce « serpent de bronze » n'est rien en lui-même : il n'est que « le signe »¹ qui renvoie au Dieu Sauveur en Personne et à son agir. Lui seul peut sauver de la mort²...

- Sg 16,5-12 : Et même lorsque s'abattit sur eux la fureur terrible de bêtes féroces,
et qu'ils périssaient sous les morsures de serpents tortueux, σκολιῶν διεφθείροντο ὄφρων
ta colère ne dura pas jusqu'au bout;
- (6) mais c'est par manière d'avertissement et pour peu de temps qu'ils furent inquiétés,
et ils avaient un signe de salut, σύμβολον ἔχοντες σωτηρίας
pour leur rappeler le commandement de ta Loi,
- (7) car celui qui se tournait vers lui était sauvé (cf Is 45,22),
non par ce qu'il avait sous les yeux, mais par toi, le Sauveur de tous.
- (8) Et par là tu prouvas à nos ennemis que c'est toi qui délivres de tout mal ;
- (9) eux, en effet, les morsures de sauterelles et de mouches les tuèrent,
sans qu'on trouvât de remède pour leur sauver la vie,
car ils méritaient d'être châtiés par de telles bêtes,
- (10) tandis que tes fils, même les dents de serpents venimeux n'en eurent pas raison (Mc 16,18) ;
car ta miséricorde leur vint en aide et les guérit.

¹ C'est d'ailleurs par ce terme de « signe, σημεῖον » que la Septante a traduit le mot hébreu « *סֵמָּה*, signal (fixe), perche (dressée) ».

² Les hébreux par la suite feront de ce « serpent de bronze » une idole que le roi Ezéchias (716 - 687 av JC) fera mettre en pièces avec toutes les autres idoles (2R 18,4) : C'est lui qui supprima les hauts lieux, brisa les stèles, coupa le pieu sacré et mit en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fabriqué. Jusqu'à ce temps-là, en effet, les Israélites lui offraient des sacrifices; on l'appelait Nehushtân (un nom qui regroupe en un seul mot les deux termes « serpent » et « airain », נְהוּשְׁתָן).

- (11) Ainsi tes oracles leur étaient rappelés par des coups d'aiguillon, bien vite guéris,
de peur que, tombés dans un profond oubli,
ils ne fussent exclus de ta bienfaisance (εὐεργεσία : bonne action ; bienfaisance).
- (12) Et de fait, ce n'est ni herbe ni émollient qui leur rendit la santé,
mais ta parole, Seigneur, elle qui guérit tout!

« Le Targum interprète aussi le fait de regarder vers le serpent comme l'action de
« tourner son cœur vers la Présence (memra) de Dieu »³.

« La lecture chrétienne n'avait donc qu'un pas à franchir pour voir en Jésus
l'anti-type (le signifié) du serpent élevé (le signifiant) qui guérit de la mort ; ainsi dans
la Lettre de Barnabé (12,5-7) : « Moïse façonna un type (τύπον) de Jésus »⁴.

En Nb 21,8, le texte hébreu parle donc d'un « brûlant », puis en 21,9 d'un « serpent
d'airain ». St Jean en 3,14 évoque directement le serpent (sous entendu « d'airain ») que
Moïse éleva dans le désert. Jésus est donc ici directement mis en parallèle avec la figure
du « serpent d'airain », ce « brûlant », un terme qui, nous l'avons vu décrit avant tout de
manière symbolique, les conséquences du péché : mordus par le serpent, les fils d'Israël
souffrent, « ils brûlent », et finalement meurent...

Regardons maintenant comment St Paul évoque l'oeuvre de Rédemption
accomplie par le Christ : au péché des hommes, Dieu répond par « Celui qui n'avait pas
connu le péché, τὸν μὴ γνόντα ἁμαρτίαν » et que « Dieu a fait péché pour nous, ὑπὲρ ἡμῶν
ἁμαρτίαν ἐποίησεν » « afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu, ἵνα ἡμεῖς γενώμεθα
δικαιοσύνη θεοῦ ἐν αὐτῷ. » (2Co 5,21). Le Christ, qui n'avait jamais commis de fautes, a
donc vécu en son humanité toutes les conséquences de nos fautes, pour qu'à notre tour
nous puissions vivre en notre humanité toutes les conséquences de son obéissance
d'amour à la volonté du Père. En reprenant l'image du Livre des Nombres, les conséquences
de nos péchés seraient évoquées en terme de « brûlures » ; on pourrait
alors dire que le Christ a vécu en son cœur et en son corps toutes nos brûlures pour que
nous puissions en être délivrés. Par amour, sur la Croix, il a été le Brûlant de nos
brûlures, « lui qui n'a pas commis de péché, ὃς ἁμαρτίαν οὐκ ἐποίησεν, et dans la bouche
duquel on n'a pas trouvé de ruse (tromperie), οὐδὲ εὐρέθη δόλος ἐν τῷ στόματι αὐτοῦ »
(1Pierre 2,21-25). Il n'aurait donc jamais dû vivre tout cela. « Pour nous, c'est justice, nous
payons nos actes », dira le bon larron, « mais lui, il n'a rien fait de mal, οὗτος δὲ οὐδὲν
ἄτοπον ἔπραξεν » (Lc 23,41)... Mais le feu de l'Amour l'a poussé dans cet autre « feu »,
celui de nos brûlures, pour que nous puissions en être sauvés... Il en aura été totalement
consumé... « De la plante des pieds à la tête, il ne reste rien de sain. Ce n'est que blessures,
contusions, plaies ouvertes, qui ne sont pas pansées ni bandées, ni soignées avec de l'huile »

³ BROWN R.E., *The Gospel according to John I-XII*, p. 133.

⁴ LEON DUFOUR X., *Lecture de l'Évangile selon St Jean* vol. I, p.304.

(Is 1,6, qui décrit les conséquences du péché... d'Israël !). Mais le Père *n'abandonnera pas son âme à l'Hadès, et sa chair ne verra pas la corruption* (Ac 2,31 ; Ps 16,9-10) : il le ressuscitera d'entre les morts, manifestant ainsi la victoire de l'amour...

St Paul redira encore d'une autre façon cette folie de l'amour de Dieu dans sa Lettre aux Galates (Ga 3,13-14) :

« *Le Christ nous a rachetés de cette malédiction de la Loi, devenu lui-même malédiction pour nous, - car il est écrit : Maudit quiconque pend au gibet –*
(14) *afin qu'aux païens passe dans le Christ Jésus la bénédiction d'Abraham et que par la foi nous recevions l'Esprit de la promesse.* »

Dieu ne sait pas maudire. « *Lui qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, lui qui fait tomber la pluie sur les justes et les injustes* » (Mt 5,45), lui qui nous invite à répondre au mal par le bien (Rm 12,21), bénissant ceux qui nous maudissent (Lc 6,27-29), il ne peut que bénir (Ep 1,3). Le vocabulaire de « *la malédiction* » est donc une autre façon d'évoquer les conséquences de nos fautes. Et puisque nous nous détournons avec elles de celui qui n'est que bénédictions, nous ne pourrons qu'éprouver en nos cœurs et en nos vies cette absence de bénédictions : telle est la réalité évoquée par le vocabulaire de la malédiction. Tout comme le mot « *ténèbres* » ne décrit rien en soi : il ne fait que renvoyer à l'absence de « *lumière* » qu'éprouve celui qui s'est détourné de la Lumière... Dieu quant à lui n'est que « *Lumière* » : il ne sait et ne peut nous envoyer des « *ténèbres* » (1Jn 1,5). De même Dieu n'est qu'« *Amour* » (1Jn 4,8.16), un Amour qui se donne et se donne encore, même à ceux qui se détournent de lui... Ces dons, nous les appelons « *grâces* » ou « *bénédictions* »... Mais encore une fois, celui qui ne les accueille pas fera la simple expérience de leur absence, et le Christ est le premier à s'en plaindre car Il sera « *malheureux* » de son malheur (Lc 6,24-26). Ainsi est l'Amour... Par compassion, le Christ sera bien en agonie jusqu'à la fin du monde (Pascal) dans la mesure où il continue de souffrir de nos souffrances...

D'après la Lettre aux Galates, c'est donc nous qui, par nos fautes, aurions dû faire l'expérience de la « *malédiction* » au sens d'absence de bénédictions... Mais non, par amour, le Christ a pris sur lui toutes nos « *malédiction*s » en vivant en son corps et en son cœur cette privation de bénédictions, conséquence logique et immédiate de cette spirale du mal « *absence de bien* »... « *Il est ainsi devenu malédiction pour nous, γενόμενος ὑπὲρ ἡμῶν κατάρα* », une expression aussi forte que celle rencontrée précédemment, « *Dieu l'a fait péché pour nous* »... Et le but est toujours le même : Lui est devenu, par amour, malédiction pour nous, prenant sur lui toutes les conséquences de nos fautes, pour que nous puissions malgré tout faire l'expérience de la bénédiction et trouver avec lui le vrai bonheur et la vraie vie : « *afin que pour les païens advienne dans le Christ (ou par le Christ) la bénédiction d'Abraham, ἵνα εἰς τὰ ἔθνη ἡ εὐλογία τοῦ Ἀβραὰμ γένηται ἐν*

Χριστῷ Ἰησοῦ, *et que par la foi nous recevions l'Esprit de la promesse, ἵνα τὴν ἐπαγγελίαν τοῦ πνεύματος λάβωμεν διὰ τῆς πίστεως* », cet Esprit qui vivifie (Jn 6,63 TOB ; 2Co 3,6 ; Ga 5,25) et nous communique toutes les bénédictions de Dieu !

En son humanité crucifiée, Christ est donc « le signe du Père qui sauve par l'offrande de son Fils en croix ». Il s'agit maintenant de l'accueillir avec reconnaissance pour qu'il puisse mettre en œuvre pour nous ce salut qu'il a déjà réalisé par le don de sa vie. Cet acte de foi, Jean l'évoque dans son récit de la passion où il cite le prophète Zacharie en un texte où il s'agit justement de « regarder le crucifié », comme autrefois les Hébreux étaient invités à regarder le serpent d'airain :

Jn 19,37 : Ὅψονται εἰς ὃν ἐξεκέντησαν. (ἐκκεντέω : percer, transpercer).
« Ils regarderont vers celui qu'ils ont transpercé » (cf Sg 16,7 ; Is 45,22).

Et la note de la BJ de préciser : « “ Ils regarderont ”, au sens johannique de “ voir, comprendre ”. Par delà la personne du soldat romain, Jean annonce l'adhésion des païens à la foi, cf. Jn 12 20-21, 32 et les notes. Même idée en Mt 27, 54 et Mc 15, 39. Voir encore Lc 23, 47.48) ; Mt 24,30 ; Ap 1, 7 ».

Jn 6,40 : « Oui, telle est la volonté de mon Père,
que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle,
et je le ressusciterai au dernier jour. »

Et à nouveau la BJ écrit en note : « “ Voir ” le Fils, c'est discerner et reconnaître qu'il est réellement le Fils envoyé par le Père, cf. 12 45 ; 14 9 ; 17 6 » pour notre salut.

Si nous poursuivons notre lecture de Jn 3, l'Évangéliste nous conduit à la racine de ce mystère : si Jésus est ce « Brûlant » d'Amour et de Miséricorde « fixé sur la croix » pour notre salut, c'est bien parce que « le Père a tant aimé le monde qu'il a donné le Fils unique afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle » (Jn 3,16). Au monde désobéissant et pécheur, Dieu répond par l'envoi et le don de son Fils pour le guérir de sa désobéissance et de sa révolte et lui donner de pouvoir participer le plus pleinement possible à toutes les richesses de sa Vie. Mais contrairement à l'épisode du serpent d'airain, Dieu n'a pas envoyé « le Brûlant » en réponse à un acte de repentir et à une prière. Lui seul en a pris l'initiative face à cette humanité qui se perd en se détournant de Lui. La seule Présence du Christ manifeste donc toute la gratuité de Dieu, sa bienveillance radicale qui répond au mal par le bien, et son désir de nous arracher à notre péché. Et c'est Lui qui commencera par prêcher le repentir pour nous permettre d'entrer dans ce Royaume des Cieux qu'il est venu nous proposer (Mt 4,17).

Jn 10,10 : ἐγὼ ἦλθον ἵνα ζωὴν ἔχωσιν, καὶ περισσὸν ἔχωσιν.
« Moi, je suis venu pour qu'on ait la vie et qu'on l'ait surabondante ».

« La vie éternelle, Jésus la donne, 3,16.36 ; 5,40 ; 6 33.35.48.51 ; 14,6 ; 20,31, avec magnificence, cf. Ap 7,17 ; Mt 25, 29 ; Lc 6, 38 » (Note BJ).

Intervient ensuite en Jn 3 le **thème du jugement** qui s'exprimera dans le contexte d'une relation entre deux « personnes » : Dieu (1) et l'homme (2).

(1) Et St Jean commence à nouveau par préciser la position de Dieu. Xavier Léon Dufour écrit⁵ : « Ici, c'est de manière immédiate que Dieu est montré à l'origine du mouvement de salut, en raison de son amour vertigineux. Au cœur de tout, et plus spécialement du rôle du Fils de l'Homme et de son chemin vers la croix, se trouve Dieu qui aime le monde. Que « Dieu aime le monde », voilà une expression, d'ailleurs unique, qui appartient à la première partie du IV^e évangile ; dans la seconde (qui commence avec le chap. 13), il ne sera question que de l'amour du Père pour les disciples. L'affirmation situe Dieu et son amour comme la réalité fondatrice, absolue. Aucune réciprocité de la part du monde n'est suggérée. L'amour précède tout, comme dans le Prologue la lumière divine du Logos existe pour tout homme avant la ténèbre. Le Dieu qui aime a exclusivement pour dessein le salut et la vie ».

Sg 11,23-26 : ἐλεεῖς δὲ πάντα, ὅτι πάντα δύνασαι,

Tu fais miséricorde à tous (tu as compassion de tous) car tu peux tout,

καὶ παρορᾷς ἀμαρτήματα ἀνθρώπων εἰς μετάνοιαν.

et tu « fermes les yeux »⁶ sur les péchés des hommes pour qu'ils se convertissent.

(24) ἀγαπᾷς γὰρ τὰ ὄντα πάντα
Car tu aimes tout ce qui existe

καὶ οὐδὲν βδελύσσει ὧν ἐποίησας·

et tu n'as aucun dégoût pour ce que tu as fait ;

οὐδὲ γὰρ ἂν μισῶν τι κατεσκεύασας.

si en effet tu avais haï quelque chose, tu ne l'aurais pas formé.

(25) πῶς δὲ διέμεινεν ἄν τι, εἰ μὴ σὺ ἠθέλησας,

Et comment une chose aurait-elle demeuré (persisté), si toi tu ne l'avais pas voulu,

ἢ τὸ μὴ κληθὲν ὑπὸ σοῦ διετηρήθη;

ou (comment) ce qui n'aurait pas été appelé par toi aurait-il été conservé avec soin ?

(26) φείδη δὲ πάντων,

Mais tu épargnes (ménager, traiter avec ménagement) toutes choses,

ὅτι σά ἐστιν, δέσποτα φιλόψυχε·

car elles sont à toi, Maître ami de la vie.

⁵ LEON DUFOUR X., *Lecture de l'Évangile selon St Jean* vol. I, p.305-306.

⁶ Παροραῶ : « Regarder de côté », « regarder à côté » d'où « ne pas voir, ne pas remarquer, négliger, dédaigner » (Bailly) ; « to overlook », ne pas remarquer, oublier, fermer les yeux sur ; « to take no notice of », ne pas prêter attention à (BAGD).

Qu'il soit donc bien clair que Dieu ne veut que « le salut et la vie » de ses créatures ; il est hors de question pour lui de les juger au sens de les condamner (cf Jn 8,11). Et son amour pour le monde - tous les hommes blessés par le péché - s'est pleinement manifesté par l'envoi et le don du Fils unique. L'expression « don » englobe ici toute la vie de Jésus : son incarnation, son ministère en œuvres et en paroles, sa Passion, sa Résurrection, son Ascension, sa Présence continuée dans le monde (Mt 28,20) par le don de l'Esprit. Et ce Fils ne cessera de mettre en œuvre la volonté du Père : que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle (cf Jn 6,39-40)... « Jésus est éminemment le Révélateur du Père, il est Celui dont la Parole éveille l'homme à la communion divine »⁷.

Il ne désire que son bien et son bonheur. Mais l'amour, aussi pressant puisse-t-il être pour inviter l'autre à faire - pour lui ! - le bon choix, ne peut jamais s'imposer et faire ce choix à sa place...

(2) L'Amour est pressant ; l'Esprit est déjà à l'œuvre pour attirer au Christ (Jn 6,44 ; 6,65) et donner la possibilité de faire le bon choix du Christ (1Co 12,3). « *La lumière* », en Jésus Christ et par lui, « *est venue dans le monde* ». Mais il reste maintenant à se déterminer librement par rapport à elle. L'homme pécheur va-t-il consentir à toutes ces avances et à toutes ces preuves d'amour qui lui sont faites dans le Christ Jésus ? Que va-t-il préférer : l'amour de ce Dieu qui l'aime ou l'amour de ces œuvres mauvaises où son égoïsme se complaît (3,19) ? Là est en fait « *le jugement* » pour St Jean.

Qui consent au Christ par le « oui » de sa foi n'est pas jugé (κρίνω), car il accueille quelqu'un qui, en tout son Etre, est Salut pour lui. Ainsi lorsque Jésus rencontrera cette femme prise en flagrant délit d'adultère, il lui dira : « *Je ne te condamne pas ; va, désormais ne pèche plus* », Οὐδὲ ἐγὼ σε κατακρίνω· πορεύου, [καὶ] ἀπὸ τοῦ νῦν μηκέτι ἁμάρτανε. Cette réalité s'accueille dès maintenant, par la foi : St Jean emploie un verbe au présent... Ne pas être « jugé » est alors synonyme de « ne pas être perdu », « d'être sauvé », « d'avoir la vie », « d'être comblé », « de ne pas demeurer dans les ténèbres »... L'expression « *Celui qui croit en moi* » intervient 9 fois en St Jean (Jn 3,16.18.36 ; 6,35 ; 7,38 ; 11,25 ; 12,44.46 ; 14,12) ; or le chiffre « trois » est le chiffre de Dieu en tant qu'il agit... « *Celui qui croit en moi* » est donc le fruit de l'œuvre du Père qui, par l'action de son Esprit dans les signes accomplis et en son cœur, lui a donné de pouvoir dire de tout cœur : « *Je crois en toi, Seigneur* »... En effet, dira St Paul, « *nul ne peut dire : « Jésus est Seigneur » sinon dans (ou par) l'Esprit Saint* » (1Co 12,3 ; cf. Jn 6,37.44.65 où « *venir à* » équivaut à « *croire* » (cf. Jn 6,35 avec note BJ)).

⁷ LEON DUFOUR X., *Lecture de l'Évangile selon St Jean* vol. I, p. 307.

Par contre, celui qui refuse de consentir au Christ « *est déjà jugé* » par le simple fait qu'il refuse d'accueillir celui qui, de son côté, ne le juge pas... En disant « non » au Sauveur, il dit non au salut et se retrouve ainsi dans les ténèbres... Là on peut dire qu'il s'est jugé lui-même au sens de « condamner »... Et St Jean déclare à nouveau que les conséquences d'une telle décision sont déjà pour « le présent » de celui qui l'a prise... Il emploie en effet le « parfait » grec, un temps qui renvoie à une action passée dont les conséquences se font sentir dans « le présent » du texte. Ici, cette personne, par son choix et au moment où elle faisait ce choix, se mettait dans la condition « d'être jugée », une condition qui demeure tant que ce choix demeure... Et « être jugé » est ici synonyme de « ne pas avoir la vie », de « demeurer dans les ténèbres »⁸...

En conclusion, « le jugement remis au Fils n'est pas compris par Jean comme l'exercice d'un pouvoir souverain dont l'homme, fidèle ou infidèle, serait passivement l'objet au dernier jour ; il est compris comme le résultat immédiat de la Présence de l'Envoyé de Dieu, Présence qui provoque nécessairement une prise de position de la part de l'homme. Selon que celle-ci est positive ou négative à son égard, les hommes se situent d'emblée en deux positions contraires. Telle est la « krisis » (κρίσις, jugement) que suscite la rencontre de Jésus avec ses auditeurs au temps de son ministère, ou de Jésus avec tous ceux à qui l'Évangile est annoncé. Pourquoi ? Procédant de l'amour du Père, l'Envoyé ne se présente pas comme porteur d'une révélation parmi d'autres : il révèle le Père même, et la participation à sa propre vie que le Père offre aux hommes, aboutissement de l'Alliance. La venue du Fils implique dès lors l'absolu de la vérité divine : mais tout se décide pour l'homme du côté de l'homme, affronté au don de la lumière. Dieu, qui aime, veut vivifier ; c'est en traversant le prisme d'un refus à l'égard du Fils révélateur que son amour devient « jugement »⁹.

Le Christ en St Jean évoque ensuite une difficulté supplémentaire : outre le fait que l'on puisse « préférer » les ténèbres à la lumière, celui qui fait le mal hait la lumière et il ne vient pas à la lumière « afin que ses œuvres ne soient pas réprouvées », condamnées... « Faire le mal » risque d'entraîner celui qui s'y prête dans une spirale de culpabilité dont il lui sera difficile de sortir. Accepter d'avoir eu tort et le déclarer face à un autre n'est pas une démarche facile ! Dieu le sait bien ; et pour nous aider, il commence par nous révéler son Amour (cf Ps 51(50))...

⁸ Id p.309 : « Par le refus de croire, l'homme s'autodétermine pour la mort (définitive) qu'implique bibliquement le verbe « être jugé » ».

⁹ LEON DUFOUR X., *Lecture de l'Évangile selon St Jean* vol. I, p. 309-310.

Notons que dans cet enchaînement, « celui qui fait le mal » sait dès le départ qu'il fait le mal, ou du moins le perçoit-il d'une manière ou d'une autre, fût-ce confusément. Cet état de fait suppose donc une capacité de discernement à la lumière d'une réalité témoin qui habite le cœur de l'homme et précède toute action de sa part... Nous allons retrouver cette constatation avec le verset suivant...

- Jn 3,21 : Ὁ δὲ ποιῶν τὴν ἀλήθειαν ἔρχεται πρὸς τὸ φῶς,
Mais celui qui fait la vérité vient à la lumière,
ἵνα φανερωθῇ αὐτοῦ τὰ ἔργα, ὅτι ἐν θεῷ ἐστὶν εἰργασμένα (participe parfait passif).
afin que ses œuvres soient manifestées, car en Dieu elles ont été accomplies .

Nous sommes dans la même logique que précédemment : des « œuvres » sont réalisées avant la venue à la lumière. Quelles sont-elles ? Comment les comprendre ?

Xavier Léon Dufour exprime ainsi le préalable : « Ces œuvres se réfèrent ici à un « faire le mal » ou à un « faire la vérité » qui :

- 1 - ne sont pas aussitôt manifestes,
- 2 - précèdent la foi au Christ,
- 3 - présupposent l'interférence ou la coopération d'un acteur d'un autre ordre, ténébreux ou divin ».

Quelles sont donc ces œuvres, non visibles, dont parle St Jean ?

Un seul autre passage de l'Évangile aborde la question des œuvres et de l'accès à la foi, point central de notre texte :

Jn 6,28-29 : Εἶπον οὖν πρὸς αὐτόν, Τί ποιῶμεν, ἵνα ἐργαζώμεθα τὰ ἔργα τοῦ θεοῦ;
Ils lui dirent donc : « Que devons-nous faire afin d'œuvrer aux œuvres de Dieu ? »

(29) Ἀπεκρίθη [ὁ] Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτοῖς,
Jésus leur répondit et leur dit :

Τοῦτό ἐστιν τὸ ἔργον τοῦ θεοῦ, ἵνα πιστεύητε εἰς ὃν ἀπέστειλεν ἐκεῖνος.
« Ceci est l'œuvre de Dieu : que vous croyiez en Celui-là qu'il a envoyé ».

« Aux œuvres multiples de la Loi que prône le judaïsme et dont les interlocuteurs demandent implicitement à Jésus lesquelles sont les plus agréables à Dieu, Jésus oppose une œuvre unique : la foi. La décision de foi est donc l'œuvre par excellence qui est attendue de l'homme. Le terme « ἔργον, œuvre », montre bien qu'il s'agit proprement d'un acte, émanant du fond propre et inaliénable de l'homme singulier, même si Dieu ne peut en être absent¹⁰.

¹⁰ De fait ce texte peut être interprété ainsi : l'œuvre que Dieu accomplit par excellence est que vous croyiez. La foi apparaît alors comme la conséquence d'une œuvre de Dieu (Jn 6,44.65 ; 1Co 12,3), comme une réponse à Celui qui de son côté fait tout pour que nous croyions en lui. « Celui qui croit en moi » apparaît d'ailleurs 9 fois en St Jean, 3x3 ; 3 renvoyant dans la Bible à « Dieu qui agit », elle est bien l'œuvre de Dieu par excellence...

Corrélativement, le refus de la foi peut être dit « une œuvre » de l'homme, même si intervient là l'influence du père du mensonge. Il ne s'agit ni dans l'un ni dans l'autre cas d'une tendance innée qui départagerait les hommes, dès le départ, dans l'une ou l'autre catégorie »¹¹.

Vis à vis de notre texte, deux perspectives s'offrent à l'interprétation selon le contexte qui est considérée :

1 - Contexte du Judaïsme : « Dans le cadre de la rencontre avec Nicodème, Jésus s'adresse ici à travers lui, au Judaïsme officiel qu'il représente. Après avoir critiqué le docteur d'Israël d'ignorer « ces choses » (la renaissance par l'Esprit), Jésus lui a déclaré que Dieu - celui de la tradition d'Israël, le Dieu de l'Alliance - a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que le monde entier soit sauvé ».

« L'option religieuse personnelle, que signifient les « œuvres » antécédentes à l'accueil ou au refus du Fils de Dieu, est alors l'attitude prise face à la révélation faite auparavant à Israël, révélation qui était - et demeure - Parole de Dieu. Celui qui se ferme à elle et à ses exigences ne peut s'ouvrir à la révélation que Dieu offre maintenant en son Fils, descendu du ciel et témoin du Père. Inversement, celui qui a fait sienne cette vérité vient à la lumière : il accueille la Parole du Fils de l'homme ».

Le refus de croire en Jésus manifeste donc, en un tel contexte, l'infidélité de ceux qui, en Israël, prétendaient « croire en Moïse » ou « être fils d'Abraham » sans le vivre vraiment. En tel est bien « ce jugement » évoqué précédemment et qui renvoie en fait à l'autodétermination de chacun face à la Présence du Christ...

Jn 5,45-47 : (Jésus disait aux Juifs) : « Ne pensez pas que je vous accuserai auprès du Père.
Votre accusateur, c'est Moïse, en qui vous avez mis votre espoir.

(46) Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, car c'est à mon sujet (περὶ γὰρ ἐμοῦ)
qu'il a écrit.

(47) Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles?"

Jésus établit donc un lien direct entre lui et Moïse, comme il le fait pour Abraham un peu plus loin :

Jn 8,39-44 : (Les Juifs dirent à Jésus) : "Notre père, c'est Abraham."

Jésus leur dit : "*Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham.*

(40) Or maintenant vous cherchez à me tuer, moi, un homme qui vous ai dit la vérité,
que j'ai entendue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a pas fait!

(41) Vous faites les œuvres de votre père."

Ils lui dirent :

"Nous ne sommes pas nés de la prostitution; nous n'avons qu'un seul Père : Dieu."

¹¹ LEON DUFOUR X., *Lecture de l'Evangile selon St Jean* vol. I, p. 314-315.

- (42) Jésus leur dit : "*Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je viens; je ne viens pas de moi-même; mais lui m'a envoyé.*
- (43) Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon langage?
C'est que vous ne pouvez pas entendre ma parole.
- (44) Vous êtes du diable, votre père,
et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir.
Il était homicide dès le commencement
et n'était pas établi dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui :
quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds,
parce qu'il est menteur et père du mensonge ».

Abraham, par contre, fidèle à sa foi, a cru dans la Révélation qui lui a été faite, il lui a conformé toute sa vie en accomplissant des « œuvres » en harmonie avec ce mystère d'Alliance établi par Dieu (il n'a jamais ni tué, ni désirer le faire (cf Ex 20,13). Et en croyant à la Promesse qui lui était faite, il a connu et même vu le Christ à travers elle :

Jn 8,56 : « Abraham, votre père, exulta à la pensée qu'il verrait mon Jour.
Il l'a vu et fut dans la joie."

Le refus d'accueillir le Christ manifeste donc le fait « qu'ils ne sont pas de Dieu » : ils sont séparés de Lui, hors de sa communion, dans les ténèbres et sous l'influence du prince des ténèbres... Nous retrouvons ici ce mystère d'antériorité du mal auquel l'homme peut consentir...

2 - Contexte universel : Comme le fait remarquer Xavier Léon Dufour, ce passage de Jn 3, bien qu'il s'adresse en premier au Peuple Juif à travers Nicodème, son représentant, à une portée beaucoup plus large de par les expressions mêmes que Jésus emploie : « le monde » synonyme ici de « toute la création, tout le genre humain », « tout (homme) »... De plus, St Jean reprend ici, et pour la première fois depuis le Prologue, le mot « lumière » pour désigner « le Fils unique de Dieu » ; or dans le Prologue, il écrivait : « *Le Verbe était la lumière véritable qui éclaire tout homme* » (1,9). « La lumière du Logos (du Verbe) est présente (« elle luit », 1,5) depuis toujours dans la création comme dans l'histoire ; les hommes y ont répondu par le refus ou l'accueil »¹².

Celui qui l'a refusée a préféré les ténèbres à la lumière ; et face au Christ Lumière, la même démarche continue : il ne vient pas à la lumière, il refuse de croire au Christ.

¹² LEON DUFOUR X., *Lecture de l'Evangile selon St Jean* vol. I, p. 317.

Celui qui par contre l'a accueillie en son cœur par sa bonne volonté a ensuite agi dans sa vie conformément à cette Lumière ; qu'il en ait conscience ou pas, « ses œuvres étaient faites en Dieu ». Son cœur est donc bien disposé pour accueillir maintenant cette même Lumière qui en Christ se révèle pleinement, et s'offre en toute connaissance de cause à sa foi¹³.

En conclusion : refuser le Christ ou croire en Lui, c'est « soit dévoiler un rejet, soit faire apparaître une adhésion, l'un et l'autre antécédents, face à la Révélation de l'Écriture vétérotestamentaire » (pour Israël), « ou à la révélation présente dans la création » (pour les païens). « Faire la vérité » ne signifie donc pas ici « pratiquer » honnêtement la morale requise », mais répondre à l'attrait exercé :

- par la Parole de Dieu adressée à Israël
- par la lumière qui brille en ce monde et s'offre au cœur de tous les hommes.

« Se laisser conduire par ce premier attrait, c'est « venir à la lumière » qu'est Jésus lorsqu'elle se rend présente »¹⁴.

St Paul propose une perspective identique dans les premiers chapitres de sa Lettre aux Romains. Il y démontre que tous les hommes sont pécheurs : soit les païens qui se sont fermés à la gloire de Dieu rayonnant dans sa création (Rm 1,18-32), soit les Juifs qui ont été infidèles à l'Alliance (Rm 2,1-3,8)... Et il conclut :

Rm 3,23 : « Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu ».

La situation générale peut sembler d'avance « perdue », mais la volonté de salut de Dieu est inébranlable, « *lui qui veut que tous les hommes soient sauvés* » (1Tm 2,4). Aussi travaille-t-il dans le monde à cette œuvre, par son Fils et par l'action de l'Esprit Saint pour attirer à Lui « *tous les hommes* » et faire en sorte que « *l'impossible* », humainement parlant, soit et devienne réellement « *possible* » (Mt 19,26)...

D. Jacques Fournier

¹³ Id p. 317 : « Les « enfants de Dieu », qui peuvent devenir tels dès avant la venue en chair du Logos, se sont approprié une révélation authentique, à savoir - dans notre texte - la vérité et, par cet accueil, ils sont à pied d'œuvre, même en dehors du Peuple d'Israël, pour venir à la lumière qu'est le Logos incarné s'il se présentait à eux ».

¹⁴ Id p. 318.